

Entretien mené par Moncef Ghachem

Le Monde 1984

Nous avons publié dans notre édition d'hier la première partie de l'entretien accordé par l'écrivain français Jacques Lacarrière à Moncef Ghachem, dans laquelle il évoquait ses voyages dans le Sud Tunisien, et plus précisément sa quête du silence dans le village de Douiret, mais aussi sa rencontre très forte avec la ville de Kairouan.

La vie d'une libertaire

- Il y a, toujours dans le sens de l'évocation de ce qui vient de loin, qui marque et laisse une trace, ce personnage extraordinaire que vous avez recréé dans un de vos récits. Je parle de **Marie d'Egypte**, de ce livre que vous venez de publier et qui est une forme de quête, une forme de supplique et de prière profonde envers l'au-delà... Ce livre est entièrement tourné vers ce qu'on appelle l'absolu. Mais peut-on savoir qui est cette Marie d'Egypte ?

— Bien sûr, Je dois dire à l'origine de ce livre et de l'intérêt, plus que de l'intérêt, de l'amour que j'ai porté à ce personnage, il y a deux mondes très importants. D'un côté, il y a le désert qui m'a toujours attiré, comme je viens de le dire. Et il y a Marie d'Egypte qui a vécu dans le désert pendant trente ans, peut-être plus. C'était une occasion pour moi d'affronter aussi le désert à travers l'écriture... Et puis il y avait la ville d'Alexandrie à cette époque-là, au IV^e siècle après J.C... En effet, je suis très attiré par ce lieu, Alexandrie, et par cette époque de l'histoire qui est celle de la fin du paganisme et de l'arrivée du christianisme... Mais ce qui est physiquement, poétiquement, spirituellement important pour moi, c'est le désert. Donc, c'était une rencontre, un hiatus, une coordonnée et entre les deux, il y a le point qui est le centre de ce roman... Alors **Marie d'Egypte**, ce n'est pas du tout une fiction. Elle s'appelait Sainte Marie l'Egyptienne. Comme sa vie était écrite en grec, son nom grec était Ayamon Eyeptaco. C'est un moine qui a écrit, sous un pseudonyme, au VI^e siècle, cette vie de Marie d'Egypte, une vie très légendaire, très fabuleuse, c'est-à-dire que les éléments historiques y sont très pauvres. Mais il est certain qu'à cette époque-là, il a existé sûrement des prostituées, en tout cas des femmes qui étaient païennes et qui avaient, disons, une vie dissolue, et qui ont rencontré, un jour, la grâce, probablement. C'est un phénomène suffisamment fort pour laisser des traces, notamment dans le cas de Marie qui devait déjà avoir une légende dans sa vie, dans sa vraie vie. De plus, c'était une femme. C'est à dire que les femmes qui étaient parties dans le désert étaient beaucoup plus rares que les hommes. A cette époque, il y avait, peut-être, une femme pour mille hommes qui partaient au désert.

Alors dans le cas de Marie, plus le péché - dans le sens chrétien si l'on veut -, plus le péché est fort, plus la rédemption est forte aussi. Marie était allée loin dans sa vie païenne de prostituée, et le fait qu'elle se soit convertie ensuite, qu'elle ait mené une vie exactement contraire, font de sa vie une étonnante exception. Marie, c'est un feu qui brûle dans tous les sens du terme. Autrement dit voilà pourquoi je l'ai appelée « *Le désert brûlé* » aussi. Marie est une femme qui est « hors femmes ». Je dirai qu'elle abuse, en tant que prostituée, de son corps, et en tant que sainte dans le désert, elle le supprime... Elle ne vit pas comme une femme ordinaire. On ne l'imagine pas mariée à Alexandrie et élever des enfants... Elle ne serait pas Marie l'Egyptienne. Marie l'Egyptienne est une femme qui a essayé, au fond, de supprimer, d'invertir ou d'inverser les rapports entre le corps et l'âme et c'est pour ça que sa tentative est tout à fait singulière. Elle est tout à fait exceptionnelle ! C'est une femme exceptionnelle, mais pas exemplaire. Elle ne peut pas fournir d'exemple ! On ne peut pas faire comme Marie l'Egyptienne. On n'imagine pas, n'est-ce

pas, dans un pensionnat de jeunes filles, un prêtre qui dirait aux jeunes chrétiennes : allez vous prostituer et ensuite devenez des saintes... ! Donc, c'est un cas tout à fait à part.

Il existe une vie de Marie, comme je vous le disais, avec quelques renseignements précis. En même temps, j'ai groupé autour d'elle, de sa vie, des épisodes qui font partie d'autres vies de saintes de désert et qui ont, elles, plus de chances d'être parfois historiques. Donc, Marie d'Egypte, c'est un peu le symbole vivant, le symbole à la fois sensuel et, plus tard décharné, d'une femme extrême qui n'a jamais voulu pactiser avec la vie normale, qui n'a jamais voulu pactiser, surtout, avec ce que j'appellerais, la société. C'est une libertaire. Au commencement, elle était une libertaire de l'amour. Ensuite, une libertaire de Dieu.

- Le poète grec Odysseas Elytis a écrit un très beau poème dont le titre est *Marie des Brumes*. Claudel, bien sûr, parle lui aussi de Marie... Et vous voici passionné de « Marie l'Egyptienne »... Selon vous, les poètes, et les hommes en général, ont-ils une préférence particulière pour ce nom de Marie ? Est-ce parce que c'est le nom de la Vierge ?

— C'est une question tout simplement religieuse. Ce n'est pas seulement parce que c'est Marie, mère de Jésus, c'est aussi toutes les saintes femmes qui avaient pris ce nom-là. Marie est commune surtout aux trois christianismes, c'est-à-dire aux protestants, aux catholiques et aux orthodoxes. Nous-mêmes, dans l'éducation religieuse, nous entendons ce nom dès l'enfance. C'est un nom commun. Et c'est le premier nom de femme qui vient et qui constitue même des composantes d'autres noms comme Marie-Madeleine, comme Marie l'Egyptienne, et il y a beaucoup d'autres femmes légendaires chrétiennes... C'est certainement le nom le plus proche par lequel s'évoque l'image de la femme qui est, tour à tour, soit la mère, soit l'amante. Et Marie est certainement dans ce syllabe, très musical lui-même, et qu'il faut entendre sous Maria, n'est-ce pas ? et non Marie. Maria, par exemple, en grec, avec tout de même une accentuation qui lui donne une musique supplémentaire, c'est certainement le premier nom que prononce un enfant avec sa maman, parce que entre Maria et maman, il y a presque la même consonance ; c'est-à-dire que Marie est bien la première mère.

Donc, c'est toujours une question purement culturelle et religieuse qui a privilégié ce prénom-là.

Je viens de nulle part...

- Dans *Marie d'Egypte* et dans *Sourates*, vous parlez intensément du désert. Mais vous êtes aussi celui qui a très souvent marché le long des côtes, sur les plages et les rives, dans les îles. Vous êtes ce fameux marcheur indomptable et assoiffé du rivage grec ?

— C'est vrai. Mais ça tend parfois à être une image. Je ne marche pas tout le temps. La marche c'est un peu comme ceux qui aiment gravir les montagnes ou naviguer en solitaire. Ça se produit à un certain moment de la vie et pas à d'autres parce que ce n'est pas toujours possible. Pour moi, la marche n'est pas un phénomène sportif. Ce n'est pas un fait purement physique, cela peut être une forme de prière, d'ascèse aussi. C'est une façon de vivre en déchaînant, en enlevant les chaînes des contraintes quotidiennes. C'est-à-dire que quand on marche, on n'a pas de programme, on peut ne pas avoir d'itinéraire, on peut improviser ses chemins, et en même temps on vit sans contact social, on n'a plus de courrier, on n'a plus de nouvelles, et on vit au fur et à mesure des rencontres qu'on fait. C'est une sorte de vie improvisée. Et personnellement, j'ai eu toujours dans ma vie une grande attirance pour l'improvisation. L'improvisation c'est une forme de libération aussi.

C'est une forme de vide qu'on peut faire en soi. Et la marche aide beaucoup à faire le vide en soi. Alors on peut faire le vide aussi en pratiquant le yoga, en pratiquant des formes d'exercices spirituels. Moi le vide, je le fais souvent en marchant, parce que quand on marche on devient anonyme. Etre anonyme c'est la première condition pour s'oublier, oublier son nom déjà !... Et la marche aide à oublier son nom. Elle aide parfois à oublier sa condition sociale, parce que vous arrivez dans un village et on ne s'occupe pas de votre travail, on ne vous demande pas quel est votre métier ? Donc on est nu, d'une certaine façon. Et que ça aussi, c'est une ascèse très importante. D'être seul. D'être nu et d'être anonyme...

La marche c'est un des moyens pour atteindre ce que je dis dans « la Sourate du Vide », c'est d'oublier ses ancêtres, c'est effacer son nom... Mon idéal — que je n'ai pas atteint -, ce serait cette phrase prononcée par *Baha-ud-din*, père du grand mystique *Mawlana Jalal Ud-din Roumi*... Il est arrivé à Bagdad après avoir été chassé d'Afghanistan par les Mongols. Les sentinelles des portes de Bagdad lui ont demandé : « Mais qui es-tu ? D'où viens-tu ? Où vas-tu ? » Et *Baha-ud-din* répondit : « Je viens de Dieu et je vais à Dieu ». Dans une autre traduction, on dit aussi : « Je viens de nulle part et je vais nulle part ». Mais c'est aussi là une bonne définition de Dieu.

- Vous avez beaucoup écrit sur la Grèce, sur la pensée et la civilisation grecques... Vous avez traduit les Grecs anciens, Sophocle et Hérodote, ou des modernes, Séféris, Vassilikos... Vous êtes infiniment attaché à ce pays ?

Une langue unique, celle de la Grèce...

— Absolument ! Mais c'est un attachement volontaire. Pour moi, il s'agit d'une rencontre qui a toujours passé par la passion ou par des motivations qui sont plutôt de nature, je ne dirai pas sentimentale, mais affective. Je ne peux pas être attiré intellectuellement par un pays ou par une pensée. C'est d'abord un rapport affectif qui décide fondamentalement. Par exemple, pour les prosateurs, est-ce qu'ils ont des images pour dire ce qu'ils ont à dire ? Autrement dit, est-ce qu'ils sont aussi des poètes ? Pour les poètes, c'est pareil. Ce qui m'a attiré chez les Grecs, c'est le fait que c'est le même peuple depuis trois mille ans, c'est-à-dire que le grec moderne n'est pas en rupture avec le grec ancien, et qu'il me paraissait intéressant de traduire des poètes à trois mille ans de distance, les poètes tragiques d'un côté, vous avez dit Sophocle, mais j'ai traduit également Eschyle, et puis les poètes modernes, Séféris surtout, que je suis tout simplement heureux d'avoir aidé à faire connaître en France, parce que c'est un peu grâce à cette traduction qu'il a pu avoir le prix Nobel ; il fallait le lire tout de même dans une langue européenne. Egalement Ritsos, dont j'ai traduit un très beau poème, à mon avis l'un des plus significatifs qui s'appelle *Grécité* (ou «Grécitude») – en tout cas la substance même de la mémoire grecque. D'autres auteurs aussi, dont Penzikhis. Pour moi, ces trois noms avec quelques autres poètes moins connus, ce sont vraiment, comme quelquefois eux-mêmes le disent sous différentes formes, ils ne sont pas seulement des continuateurs, ils sont une source qui renaît en plusieurs lieux, avec la même eau, c'est-à-dire la même langue qui surgit d'endroits différents. Autrement dit, avec un grec un peu différent du grec ancien.

Mais la continuité de la pensée reste très forte et j'étais très surpris de rencontrer encore cette parenté profonde qu'il y a dans la langue d'aujourd'hui et dans la langue d'autrefois et qui est une parenté vivante. Ce sont les Grecs, le peuple grec, qui a parlé cette langue pendant des milliers d'années et qui l'a maintenue. Mon livre *L'Eté Grec*, c'est un peu la découverte de ce phénomène que nous, nous ne connaissons pas en français. Notre langue est jeune. Notre langue est faite de mille langues différentes, qui sont venues du latin, qui sont venues du franc, qui sont venues du celtique. Mais le grec est une sorte de

fleuve avec une eau presque unique, une eau à la fois toujours jeune et qui, aujourd'hui encore, a une très importante création littéraire.

Alors pour prendre une phrase du poète Elytis qui a une expression, à un certain moment, une expression qu'il a créée lui-même et que tous les Grecs peuvent comprendre, puisque le grec a ce sens, avec son système de création, de pouvoir inventer des mots nouveaux et qui peuvent être compris de tout le monde.

Elytis, pour dire qu'il aime le soleil, a écrit : « En français, que dirait un poète français, même s'il est très doué ? Il dirait : soleil, mon amour. Il dirait : amant de soleil, frère du soleil, « soleil cou coupé ». Elytis dit : « Moi, le buveur de soleil ! » (*Elio Patis* !). Voilà ! C'est ce type d'images qu'on rencontre continuellement dans la poésie grecque, qui est très saisissant et qui est, peut-être, la cause de l'attachement très profond que j'ai pour cette langue.